

L'inéluctable forêt

Julien-Jacques Degreef

Lucie, je suis désolé. J'aurais dû... J'aurais pu... Dû, probablement. Pu, sûrement pas. Oh, même ici, même maintenant, je m'embrouille. C'est trop tard. Trop tard pour des excuses. Trop tard pour t'expliquer et même, trop tard pour le monde.

Lucie, je suis désolé de la façon dont tout s'est passé entre nous. Je rêvais d'autrement avec toi durant de si nombreuses années. Je rêvais d'aujourd'hui et de demains plus beaux. Tu n'en as pas voulu pendant si longtemps. En t'écrivant, là, las, je dois te dire que je comprends enfin. Tu as perçu cette angoisse qui me ronge, avant même que je n'en prenne conscience. La folie dans laquelle mes recherches m'enlisaient, j'étais incapable de la retenir. Lorsque tu as rejeté mon amour, j'ai souhaité me venger. Je voulais te faire payer cette peine si intense. Je n'ai jamais rien dit, je n'ai pas agi à ton encontre. J'étais perdu, plus seul que jamais. Je revoyais ce petit enfant maltraité, cet adolescent esseulé. L'histoire se répétait. J'étais une nouvelle fois abandonné. Rejeté par une femme. Tu sais comme j'abhorre les communautés auto-définies, les groupes qui se forment en se croyant différents du reste de l'humanité, souvent plus importants ou plus en souffrance. Tu sais que je ne suis pas suffisamment bête pour adhérer à ces conceptions fallacieuses. Il y a cependant un petit quelque chose qui résonne en moi au cœur des thèses masculinistes dites « incel ». Toute ma vie, j'ai couru après l'affection d'une femme – une à la fois. J'ai été trahi, humilié, rejeté, trompé. J'ai pensé durant un moment beaucoup trop long de ma vie que les femmes ne s'intéressaient qu'au superficiel, à des hommes irréels, beaux, riches, musclés, des hommes de pouvoir, des hommes dangereux, des bad boys classes. J'étais convaincu que le jeu était truqué. Eh oui, tout cela, l'entière de cette peine qui me rongeaient, ne pouvait être que la faute des femmes. De ma mère jusqu'à toi.

Une fois ton rejet absorbé, et pendant un temps, je ne ressentais plus que de la haine à ton encontre. Cette haine qui grandissait en moi m'a poussé loin, Lucie. Très loin. Trop loin. Oh, même sans cette haine, même sans mes actions, rien ne peut retenir une telle force. La suite, cette bulle d'air que tu m'as offerte et que nous avons partagée, cette suite n'était pas aussi heureuse que tu l'aurais souhaité. Mes démons...Lucie...mes démons... Oh, et puis, lorsque je remets toutes les pièces du puzzle dans le bon ordre, je comprends que rien n'était possible avec toi puisque mon destin était de toute façon ailleurs. Ça m'a permis d'effacer cette haine à ton égard, de t'ouvrir une porte, de t'adresser ce texte. Cette belle réalisation ne change en rien mes actes désastreux. Je suis allé beaucoup trop loin. J'y ai cru, Lucie. J'y ai cru. J'ai été berné et manipulé par beaucoup plus forts que moi.

Le plus simple est que je te laisse lire cette étude que je pensais publier. Il faut que quelqu'un la lise. Je n'ai confiance qu'en toi. Tu y liras cet événement déterminant durant mon enfance. Et cette quête. La quête d'une femme promise. Le destin... Je pensais qu'il s'agissait de destin. Quel abruti. Monsieur le Grand Intellectuel, l'homo-intellectus absolu. J'ai provoqué tout seul ce que tu vas lire. Tu y verras de l'horreur. Je t'en prie, ne me juge pas trop âprement.

Incertain du temps dont je dispose encore, je tenais à te dire mon amour profond et sincère. J'aurais dû te le démontrer plus. J'aurais pu... non, encore une fois non. Je n'aurais pas pu. Tu sais, Lucie, tu sais ce en quoi je crois. Un humain, quel qu'il soit, ne vit que dans le cadre du destin qui lui est alloué. La liberté d'action, la liberté de choix, tout ça n'est qu'illusion. Nous sommes construits par notre milieu, éventuellement en opposition à notre milieu, mais tout est prédestiné à la naissance. Le destin – j'y reviens – qui était le mien n'était ni brillant ni époustouflant. Il était sombre, puant la mort, dévertébré. Je le sais aujourd'hui.

Le texte qui suit retrace mon enquête, depuis le début jusqu'à aujourd'hui. Tu douteras peut-être de ma conclusion. Qu'il n'en soit rien. Et pardonne-moi. Je t'en conjure, je t'en supplie, pardonne-moi. Tu es la seule à pouvoir me pardonner. Pour les autres, il sera trop tard. Je ne suis pas fou, Lucie, ou en tout cas, je ne lui suis plus.

Après ta lecture, viens rejoins-moi au Rouge-Cloître. Nous ferons une balade, je répondrai à tes questions et nous irons prendre un chocolat chaud avec plein de crème fraîche. Je t'aime Lucie.

Je termine par cette citation de Jacques Brel.

*Et puis si j'étais l'Bon Dieu
Je crois que je ne serais pas fier
Je sais on fait ce qu'on peut
Mais il y a la manière*

1. Le premier lien

Je suis surexcité. Enfin ! Enfin je vais pouvoir accéder à ce livre. Oh, il faut que je revienne un peu en arrière. Je prie mon lecteur de me pardonner, je ne suis pas écrivain. Si je m'embrouille un peu, ce n'est pas volontaire. Le style importe peu, vous le constaterez vous-même.

Oui, seul le fond est essentiel. Je prie mes consœurs et confrères de pardonner mon verbe trop peu scientifique. Oui, j'écris à la première personne et oui, je me mets en scène. Je crois bien être le seul apte à en juger, étant le seul pratiquant reconnu de ce champ scientifique. Croyez bien que mon texte sera essentiel à l'humanité, même s'il n'a pas la rigueur d'un essai scientifique classique. Je dois encore préciser une chose aux éventuels intéressés non universitaires : il y aura des notes de bas de page. Je ferai de mon mieux pour ne pas alourdir le texte en y insérant de trop nombreuses, mais oui, il y en aura.

Après avoir mené mes recherches de part et d'autre du monde, après avoir plongé dans de si nombreuses bibliothèques et parcouru avec passion de si nombreux ouvrages, j'ai décidé de m'inscrire à des cours universitaires dans les matières suivantes : l'Histoire et la Physique. Je n'avais qu'une ambition, une seule, et il me fallait passer par ces échelons pour parvenir à mes fins. J'ai mené de front les deux cursus. Doué d'une intelligence hors norme – si cela vous semble absolument scandaleux de manquer à ce point d'humilité, je tiens à dire que c'est bien la réalité – ce fut une formalité pour moi. Je savais que je devais étudier à l'Université Libre de Bruxelles (je parlerai, pour la suite, d'ULB). Les réponses à mes questions s'y trouvaient.

Il faut que je remonte encore un peu dans le temps. Une nouvelle fois, je m'excuse auprès de mes lectrices et lecteurs¹. Je réalise que j'ouvre une boîte dans la boîte d'une boîte. Mon intelligence a beau être supérieure, elle me pousse à manquer de continuité. Je promets de fermer toutes ces boîtes, l'une après l'autre, et d'éclairer la lanterne de celles et ceux qui parviendront au terme de cet article.

Durant mon enfance - je ne sais pas exactement à quel âge, probablement vers 10 ou 11 ans – j'étais en vacances avec mes parents dans un village de la Province de Namur (dans les Ardennes belges) appelé Bourseigne Neuve. Nous occupions un chalet, plutôt cosy. Je ne m'ennuyais jamais. Je ne me suis d'ailleurs jamais ennuyé dans ma vie.

¹ Pour répondre aux exigences de l'ULB et m'y conformer un minimum, je m'appliquerai autant que faire se peut à ne pas me contenter du genre masculin afin de « respecter et mettre en avant la belle diversité qui est la nôtre ».

Je ne connais ni ne comprends ce concept. Soit. Profiter du grand air, jouer au foot avec les enfants du coin, imaginer dans la forêt des combats de sorciers et de dragons.

La vie - cette *vie-là* - était un rêve pour moi. Un rêve me tenant éloigné de ma mère - parfois injuste, souvent cruelle - et de mon père plongé dans des délires d'alcool mais au moins non violent.

J'étais seul, seul et heureux. Les autres enfants me servaient à combler des trous dans mon emploi du temps chargé. Je les utilisais, oui. Il faut comprendre qu'à l'époque, je me passionnais pour Beethoven et Jimi Hendrix, je dévorais Tolkien² (oui, y compris le Silmarillion³, et le tout, en anglais), je me passionnais de l'Histoire des Cathares et des Templiers... Bref je n'avais pas de temps à consacrer à d'heureux imbéciles. Ayant toujours admis l'essentialité de maintenir un minimum de sport dans mon quotidien (puisque l'on n'a qu'un corps, il nous appartient de le respecter un minimum), je les rejoignais pour quelques parties de foot. Ils semblaient s'en satisfaire. J'avais un excellent pied gauche, ce qui facilitait mon intégration. Pour le reste, ils ne cherchaient pas plus à me comprendre que moi à les côtoyer. Nous étions réciproquement un bonus dans la journée des uns et des autres.

Le plus clair de mon temps, je le passais en forêt. Je m'imaginais Aragorn menant la Communauté de l'anneau jusqu'à la Moria. Je festoyais avec Elrond, m'amusais avec les Hobbits, passais des heures à philosopher avec Gandalf – parfois, j'étais Gandalf, si je trouvais un bâton convenable, grandiose, majestueux. Une fois la journée terminée, je jetais ce bâton et ne reprenais le rôle de Gandalf que si le destin m'en apportait un autre dans les jours suivants. Le destin⁴, déjà.

Un soir, alors que je rentrais du Port des Cygnes où j'avais défait Fëanor et ses fils – réinventant ainsi de façon plus heureuse une guerre fratricide entre les Elfes, moment profondément dramatique, la guerre des Joyaux⁵ - j'ai trouvé le village étrangement plongé dans le brouillard. Il y avait une ambiance angoissante. Moite. Oppressante. Une ambiance délirante. J'avais peur.

² John Ronald Reuel Tolkien, professeur d'université, linguiste, auteur connu du Hobbit et du Seigneur des Anneaux.

³ Œuvre essentielle de Tolkien, assemblée après sa mort par son fils, Christopher.

⁴ Terme fort peu scientifique que le « destin ». J'aurais pu utiliser « Habitus ». Si vous avez lu Bourdieu, vous comprenez que l'habitus bourdieusien est un ensemble de dispositions (de normes) acquise au sein de son propre milieu social qui définit l'individu en tant que tel et qui façonne sa manière de penser et d'agir. Je préfère parler de Destin. Vous comprendrez aisément pourquoi ce terme, plus fort, plus ancré dans le lexique usuel, plus attaché à une historicité culturelle et culturelle, est aussi plus juste dans le cadre de ce texte.

⁵ Lire le Silmarillion.

J'ai crié. Aucun son ne sortait de ma gorge. Pourtant mes cordes vocales s'agitaient. J'ai hurlé. Hurlé à la mort dans un silence total et glaçant. Rationnellement ça n'avait aucune espèce de sens. Sans savoir pourquoi, j'avançais. Sans savoir pourquoi, je ne me dirigeais pas vers le chalet loué par mes parents. C'était pourtant mon souhait. Mon corps ne m'obéissait plus. J'étais attiré. Poussé. Aspiré. Des larmes me coulaient aux joues.

Je n'étais plus dans un de mes jeux, je n'étais pas dans mon propre rêve. J'étais dans le réel, un réel dans lequel plus rien n'était réel. Mon corps s'est dirigé vers une maison en vieilles pierres.

La porte s'est ouverte et mon corps est entré. La vieille dame⁶. La vieille dame qui me donnait de temps en temps un biscuit et un chocolat chaud. La vieille dame qui était un refuge intellectuel et culturel. La vieille dame avec laquelle je jouais, découvrais, imaginais. J'étais chez elle. Elle était là, elle souriait – un sourire qui, encore aujourd'hui, me glace le sang et m'étouffe. Mon corps s'est assis sur une chaise face à elle. Ses yeux n'en étaient plus. Deux trous noirs m'observaient.

Des orbites abyssales dont émanait une fumée noire ou rouge, je ne pourrais le savoir exactement. Voici ce qu'elle me dit alors (je tente une retranscription basée sur de très anciens souvenirs, ce ne sera pas scientifiquement correct) :

- Jacques, mon petit, tu rêves, tu rêvasses, tu es un être rare, un de ceux qui peuvent toucher le vrai. Ne me crains pas. Tu me vois entièrement. Il n'y a que toi qui puisses me voir telle que je suis réellement. Tu souffres tant, mon Jacques. Tu es seul. Triste. Déjà abattu. Sauf dans tes rêves. Une capacité rare de rêver tant, avec une telle intelligence. REGARDE-MOI ! NE DÉTOURNE PAS LES YEUX !

Je l'écoutais, absorbé et terrorisé. La dichotomie entre ses propos, son ton et son apparence me transperçait. Elle me parlait comme la vieille dame parlait toujours, avec bienveillance et mystère. Et pourtant, ses traits s'étiraient. Son intérieur n'avait plus aucun sens mathématique logique. Les murs se mélangeaient à la table, aux fenêtres, au jardin. Seules les deux chaises restaient intactes. Je pris le temps de regarder mes mains qui étaient bien encore les miennes. C'est là qu'elle a crié. J'ai replongé mes yeux dans ses orbites abyssales. J'étais décidé à ne rien perdre de ce moment. J'étais enfant, oui. Et pourtant je sentais au fond de moi que ce moment était définissant. C'était le jour que j'avais attendu.

⁶ NDLA : je n'ai jamais connu son prénom. Je continuerai donc à l'appeler « la vieille dame », non sans avoir tenté de découvrir – sans succès – son identité.

Un jour faisant de moi plus que les autres. Terrorisé, oui, mais goinfre de plus. Ce que je vivais là, aucun des crétins de mon âge ne le vivrait ni ne pourrait le vivre.

- Un jour, l'alignement sera parfait, et ils reviendront. Ce jour-là, tous sauront. Ce jour-là, tous s'agenouilleront. Ce jour-là, tous plieront. Ce jour-là, tous périront. Ce jour, personne ne peut le prédire. Il sera, alors que la veille il n'était pas. Tu as une mission, Jacques. Tu vas assister à son réveil à Elle.

Tu vas procéder à sa renaissance, à son avènement. Vengeance. VENGEANCE ! Elle sera terrible. Terriblement belle. Elle te veut. Elle ne veut que toi. Elle t'attend. Tu dois trouver Le livre. Non pour l'arrêter mais pour la comprendre. La comprendre et la délivrer. L'aimer. Elle t'aimera. Les sorciers l'ont emprisonnée avant que l'Histoire ne soit Histoire. Ils ont fait ce qu'ils croyaient devoir, mais sans la belle manière. Il est temps qu'Elle soit libérée. C'est ton destin que je t'offre, Jacques. N'oublie jamais. Le livre est conservé par des gens qui t'attendent avant de s'éteindre. Tu ouvriras cette porte, c'est écrit. Tu aimeras et tu seras aimé comme personne. Tu es elle et elle est toi. Maintenant, dors.

Elle souriait. Elle m'a enlacé, et j'ai eu froid. Un froid total et absolu qui glaça jusqu'à mes ongles et mes cheveux.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'étais dans mon lit. Je suis sorti à toute vitesse de ma chambre pour voir que...que nous étions de retour à Bruxelles. Il restait pourtant quelques jours de vacances. Mes parents ne semblaient pas inquiets. J'étais ébahi. Si j'avais été dans le coma, je serais à l'hôpital. Si j'avais agi bizarrement, ils s'en seraient aperçus. Ma conclusion fut simple : l'étreinte de la vieille dame m'a plongé dans un été méditatif permanent et mon corps a continué à agir comme il le fait tous les jours, sans que ma conscience ne soit éveillée.

J'étais dans le salon lorsque j'en arrivai à cette conclusion. J'ai alors tourné la tête vers mon père qui me semblait étrange. Il était triste. Il pleurait. Il tenait une lettre entre ses mains. La vieille dame était morte. Mon père était bien plus chaleureux que ma mère, lorsqu'il n'était pas perdu dans l'alcool. Il savait que je m'entendais bien avec cette elle. Après tout, j'étais allé la voir tous les jours, surtout les derniers, durant nos vacances.

Je n'en avais – et n'en ai encore à ce jour – aucun souvenir. Il m'a dit qu'il trouvait formidable que je sois allé passer tant de temps avec elle, égaillant probablement ses derniers instants.

Il était fier de moi. Il trouvait extraordinaire que je mette de côté mes occupations enfantines pour rendre plus belle la journée d'une vieille dame esseulée.⁷

Les années suivantes n'ont pas énormément d'importance au regard de la suite. Ce qui compte, c'est que je n'ai jamais oublié ce soir-là. J'ai lu, lu encore, lu toujours afin d'essayer de comprendre. Si l'on omet l'aspect métaphysique – ou spirituel – de cette soirée, une chose est certaine : j'ai expérimenté durant un moment ce que l'on appelle la physique non-euclidienne. Dans sa maison, lorsque les formes n'en avaient plus et la logique physique ne l'était plus, aucune loi basique ne s'appliquait. Scientifiquement, c'est impossible. Pourtant, dans cette maison, tout était anormal, ce soir-là. J'étais et je reste convaincu d'avoir bien vécu ce moment. Je sais faire la part des choses entre le réel et l'irréel, même lorsque l'irréel devient réel.

C'est au mois de septembre de l'année 2015 que je me suis inscrit à l'ULB. À force de lectures, j'en étais arrivé à une certitude. Le livre était bien réel. Il était là. Elle n'était plus loin de moi. Je sentais sa chaleur en moi. Ma femme. Celle faite pour moi⁸.

Je viens d'écrire que les années avant 2015 importent peu. C'est en partie vrai, disons surtout que je ne vois pas l'intérêt de les expliciter. Il y a tout de même un instant essentiel que je me dois de détailler un peu.

Socrate est réputé n'avoir laissé aucun écrit. Je sais, moi, que c'est faux. Dans une très ancienne bibliothèque en Crète (dont je ne divulguerai pas l'emplacement), j'ai trouvé un récit n'ayant pu être écrit que par lui. Il l'a signé. Platon n'a jamais signé de texte à la place de Socrate, préférant le mettre en scène. Est-ce que Platon savait que son maître avait laissé un texte ? Sans doute. L'a-t-il délibérément caché ? Probablement. Je semble m'avancer dans une théorie fumeuse. Cependant, je suis très sûr de moi. Qui d'autre que Platon aurait pu le cacher ? Au fond, je dis être sûr de moi, sauf sur ce point. Finalement, je ne sais rien de la vie quotidienne de Socrate. Peut-être l'a-t-il caché lui-même et n'en a-t-il jamais parlé à qui que ce soit. Peut-être est-ce là son dernier geste. Il est mort après avoir été condamné par le tribunal de l'*Héliée* à Athènes.

Les charges retenues contre lui comprenaient, entre autres, celle d'avoir introduit d'autres divinités dont son « daimôn », entité qui le guidait.

⁷ Note pour moi : je dois revenir sur ce texte sans doute trop personnel, dépassant la limite que je m'étais fixée entre prose et scientifique. Je n'ai plus fait de notes. Je dois corriger cela. Reprends-toi Jacques !

⁸ Note pour moi : je lâche prise pour l'instant concernant les notes de bas de page. Je n'ai plus le temps de m'y consacrer pour le moment. Je reviendrai sur le texte quand le moment sera venu de le publier.

Il aurait pu être relâché contre une amende, mais il a choisi la mort. Il a bu la ciguë. Tout cela est relaté dans « l'Apologie de Socrate » et en partie également dans « le Phédon » de Platon. Soit Socrate n'a pas tout dit à Platon, soit Platon a délibérément omis certains points essentiels. Le « daimôn », le « daemon », le démon. Voilà ce qui poussait Socrate. Voilà pourquoi il a choisi la mort. Ce qu'il a découvert le terrifiait. Je pense qu'il a surtout eu peur de n'y rien pouvoir changer. Ce n'était pas son destin, pas son moment et ça l'a terrifié. Ce texte de Socrate que j'ai trouvé relate une histoire entendue et en partie vécue par le philosophe. Une ancienne civilisation, bien plus ancienne que l'antédiluvienne Mésopotamie – une Civilisation ancestrale dont le nom lui-même a été perdu –, a rédigé un ouvrage dans une langue étrange et tout aussi oubliée que son nom. Socrate en fut témoin. Il a tenu le Livre.

Un livre, écrit Socrate. N'est-ce pas déjà surprenant au lecteur attentif ? Il n'y avait pas de livres à l'époque. Éventuellement des Codex. Là, Socrate utilise le mot Livre. βιβλίον. Biblion. Il n'a pas utilisé le mot « Biblos » qui concernait les papyrus. Biblion veut dire « Livre ». Il le décrit comme un ouvrage imposant, à la couverture plus dure que la pierre, d'un noir de jais. Les feuilles étaient dans une matière inconnue de Socrate. La personne qui lui a tendu ce livre était étrange. Socrate la décrit avec un sourire malsain, des orbites oculaires noires et abyssales. Lorsque Socrate aborde son contenu, il précise n'en rien comprendre. C'est la « sorcière » (terme utilisé par Socrate) qui lui indiqua que le tome entre ses mains permettrait d'en apprendre sur Eux. Ceux qui reviendraient un jour. Socrate aurait aimé étudier ce livre. Mais plus il le parcourait, plus il avait la sensation de s'enfoncer hors de lui, dans le néant. La sorcière indiqua alors également que d'autres tomes existaient. L'un d'eux – plus accessible, plus largement destiné aux humains, lui ouvrirait le chemin de la connaissance absolue et d'un amour éternel. Ce livre était la première pierre de sa Vengeance, à Elle, qui se produirait bien avant leur Retour. Socrate écrit avoir cherché, remué ciel et terre pour mettre la main sur ce tome perdu quelquepart. Il était poussé par une étrange entité qui ne lui laissait aucun répit. Son *daimôn*. Finalement, il concéda n'avoir pas la force physique nécessaire à l'accomplissement de sa mission. Il avait déjà près de 70 ans. Le seul indice qu'il put donner était que différents Cercles protégeaient différents tomes. Le livre recherché ayant été confié à un Cercle de sorciers celtes. Il en était persuadé.

Avant d'aller plus loin, je dois encore communiquer une information aux personnes qui liront ce texte et qui souhaiteraient poursuivre mes recherches : du premier livre, celui que Socrate eut entre les mains, je ne détiens que le nom : Le Necronomicon.

Je suis sorti de la bibliothèque avec la conviction d'être enfin sur le chemin. C'est le soir, dans mon petit hôtel, que mes certitudes sont devenues une vérité absolue. Je dormais. Ce n'était pas un sommeil paisible. Depuis mon enfance, je n'ai jamais connu une nuit paisible. Mes rêves m'amenaient toujours dans une grande forêt sombre, profonde, au sein de laquelle se trouvaient parfois l'un ou l'autre plateau isolé. Isolé de tout. Aucune créature, aucun animal, aucun insecte. Le vide total, si ce ne sont les arbres, immenses, étouffants, absorbants toute forme de vie, puisant tout ce que la terre pouvait leur donner pour grandir, grandir et étouffer. Sur ces plateaux, il n'y avait rien. Juste de la pierre brute, coupante, noire, une pierre inconnue, une pierre irréelle.

Toutes mes nuits m'y conduisaient. Toutes mes nuits, je m'y perdais. Ces endroits auraient pu devenir familiers s'ils n'avaient pas été si terrifiants. J'y étais seul, et pourtant, je n'y étais jamais *réellement* seul. Je voyageais, nuit après nuit, de plateau en plateau, de forêt en forêt, courant, haletant, seul, absolument seul, et toujours observé par de nombreux yeux que je ne pouvais voir. Les arbres souhaitaient ma mort. La pierre également. Les racines me pourchassaient. Toute cette nature contre-nature n'avait qu'une ambition : m'absorber, m'assimiler, anéantir mon enveloppe corporelle. J'entendais des cris. Des hurlements que d'aucuns auraient pu attribuer à des animaux. Je savais moi qu'il n'en était rien. Ces vociférations émanaient d'engeances démoniaques. Terribles. Inhumaines. Des engeances qui, elles aussi, souhaitaient m'assimiler.

Des cris mais rien en vue. Je tentais d'échapper à tout cela. Toutes les nuits. Pendant toute ma vie, depuis le soir déterminant à Bourseigne Neuve. Toutes les nuits, sauf, étrangement, celles de mon anniversaire.

Ces nuits-là, elle m'attendait. Ces nuits-là, elle m'étreignait. Ces nuits-là, elle me protégeait.

2. Le Cercle

C'est durant mon parcours universitaire tardif que j'ai réussi à entrer en contact le Cercle (à moins que ce ne soit le Cercle qui ait finalement pris contact avec moi).

D'abord je me dois de donner quelques informations trouvées à la sueur de mon cerveau, au fil des années, concernant les Cercles. Socrate se trompait au moins concernant un point : la « sorcière » qui lui a tendu le Livre n'en était pas une. La vieille dame de mon enfance n'en était pas une non plus. Les membres des Cercles sont des adorateurs et des adoratrices du vrai pouvoir. Je ne parle pas ici de Dieu ou d'autres inventions rassurantes (comme un gros plaid en hiver avec une tasse de chocolat chaud, voilà ce qu'est Dieu). Il y a des forces cosmiques qui dépassent l'entendement. J'ai trouvé extrêmement peu d'informations à ce sujet. J'aurais aimé étudier le Necronomicon que cet arriéré de philosophe grec eut entre les mains. Je me permets ici une petite critique piquante qui reflète essentiellement ma rancœur eu égard à la chance que Socrate a eu de tenir ce livre entre ses mains sans rien n'en faire, rien n'y comprendre.

Comment a-t-il pu confondre sa soif de connaissance, son désir brulant d'en apprendre plus, avec un « daemon » ? Ce crétin a même décidé de se laisser exécuter, prétextant son âge avancé. Et cet égoïste décérébré n'a rien transmis à ses propres disciples ! Voilà pourquoi j'exprime tant de rancœur à son égard. Lâche ! Pleutre !

Alors même que j'écris, j'écoute « Light of the Seven », la musique la plus marquante de la série Game of Thrones. Et le sens est clair, le sens m'est clair, le sens m'éclaire. Cersei les trompe tous, fait exploser la grande église avec tous les dignitaires importants, dont la reine épouse de son fils. Elle sait que son fils va en mourir, ce qui ne manque pas d'arriver puisqu'il se suicide. Elle sacrifie tout le monde, pour un seul but, le sien. Voilà ce que Socrate aurait dû faire. Voilà ce que je fais. J'écoute cette musique et je sais que je suis sur la bonne voie. Tout est clair, tout éclair. Je vais aller au bout, là où il n'a pas osé aller. Quel petit homme. Quel petit esprit. Univers, rassure-toi, j'existe et je ferai ton bien.

Les membres des Cercles ne sont pas des Sorciers et des Sorcières. Ce sont des croyantes, des croyants, des éveillé·e·s⁹.

⁹ Là je dois faire une note pour me soulager. Je suis énervé par cette féminisation outrancière de la langue. Il, elle, blablabla. C'était plus simple avant ! Merde à la fin !!! – n'oublie pas de supprimer cette note avant de remettre ton travail.

Je l'ai compris petit à petit. En fait, ces Cercles sont composés essentiellement de descendants de cette très ancienne civilisation dont le nom n'est connu que d'eux. Tout y est secret.

Ils ne sont pas très légion, mais, étrangement, leur nombre serait constant depuis plusieurs millénaires. Ils auraient été combattus par des Mages d'une autre civilisation, allant jusqu'à emprisonner celle qui m'est promise et à laquelle mon destin est lié. J'ai appris certaines informations en lisant, d'autres en explorant, d'autres encore en parlant. Certains peuples ont une fascinante mémoire orale transmise à travers les générations.

J'ai acquis la certitude que le Cercle celte était établi à Bruxelles. Quelque-part au fond de mon corps, de mon cœur, je le savais déjà. Ma Dame ne laisse rien au hasard.

J'ai passé tant d'années à chercher, à apprendre, à courir à travers le monde pour réaliser que tout était en fait sous mon nez. Ne croyez pas que j'en aie été frustré. « Il est fort dangereux Frodo de sortir de chez soi, on prend la route et si on ne regarde pas où l'on met les pieds on ne sait pas jusqu'où cela peut nous mener ». C'est ce que Bilbo – avec un « o », oui, merci bien – disait pour décrire l'aventure. Je ne regrette rien. Le chemin, il fallait le parcourir. Et la beauté de remarquer que le point d'arrivée, disons, provisoire, est le point de départ, c'est aussi troublant que magnifiquement philosophique.

Il y a quelque chose de fascinant et de l'ordre du sacré dans la musique. Je ne veux pas étaler des poncifs, je m'en excuse si c'est le cas. Certains morceaux sont inscrits dans mes gènes et, lorsque je les écoute, ils me replongent dans un moment précis de ma vie. Comprenez que, là, au moment même où j'écris, j'écoute une playlist de bandes originales de films et de séries. L'idée est de ne pas être distrait par les voix. J'en ai d'autres, des compilations. Aujourd'hui, c'est elle. Et alors même que j'écris ces mots, passe le titre « Freedom / The Execution Bannockburn », du film *Braveheart*. Je sais que nombreux sont ceux qui trouvent ce film stupide. Historiquement, c'est indéniable : ce film est une hérésie. Mais il a marqué une partie de mon enfance. La première partie de ce titre correspond à l'exécution de William Wallace. Il refuse jusqu'au bout de lâcher, de rendre son destin. Il hurle « Liberté » ! La partie suivante nous montre une bataille qui se déclenche après sa mort, insufflée par sa passion, par son âme, par sa mémoire et son héritage. Moi également, je ne lâcherai rien. J'irai au bout. Et j'espère qu'après moi, ceux qui liront ce texte poursuivront mon œuvre. Je suis de plus en plus convaincu de la grandeur de cette civilisation perdue, de sa supériorité vis-à-vis de la nôtre, et de l'intérêt de la faire resurgir.

Ma promise attend son heure pour bénir l'humanité et nous faire revivre un âge d'or. C'est l'évidence même. Sa présence rassurante, une fois par an, dans mes rêves, me donnait cet espoir.

Je suis revenu à Bruxelles à l'âge de 30 ans. J'en savais plus sur l'Histoire, la Théologie, la Physique et la Biologie que l'ensemble des cerveaux de l'ULB. Je devais m'inscrire à des cours d'Histoire et de Physique en parallèle pour pouvoir atteindre un professeur, *ce* professeur. Il ne sortait pas de son bâtiment, sauf pour donner un cours en début de première année de Master. Il faudrait être patient. Je suis extrêmement patient. J'ai réussi avec facilité, brio. Avec génie. C'est durant ces années que j'ai rencontré Lucie, mais je reviendrai là-dessus plus tard.

Au début de ma quatrième année, je me suis inscrit au cours de Cosmologie théologique, cours donné par le mystérieux professeur. Le Professeur Francis Driekend. J'ai attendu de passer l'examen oral de son cours. Après l'avoir réussi, et voyant son sourire éclatant à chacune de mes réponses, je me suis penché vers lui et ai prononcé ces mots : « Professeur, je n'ai vécu ce parcours universitaire que pour ce moment. *Phtanl lman 'whga kotrhg Shub h'hefteng.* » Phrase intraduisible par moi à ce stade, mais présente sur la couverture du Livre conservé par le Cercle. Le sourire du professeur se fit plus intense encore. Il m'a demandé de patienter dans son bureau et m'en donna la clef.

Lorsqu'il est arrivé, nous avons entamé une longue et intense conversation. Je lui ai tout expliqué : de mon enfance à Socrate en passant par l'Egypte, les Andes, les bibliothèques du monde. Rien ne semblait le surprendre. C'était à la fois rassurant et un peu décevant. Je croyais au moins l'impressionner avec Socrate, mais il n'en fut rien. Après tout, peu m'importait. Qu'il sache tout n'était, au fond, qu'un détail. Ce qui importait c'était le livre. Uniquement le livre.

Avant de ne m'en dire plus concernant le livre, précisément, il fallait que je vienne rencontrer le Cercle. Cela serait possible le 19 février 2019, soir de pleine lune. Il me fallait patienter encore quelques semaines.

Non loin du Parc de Forest, à Bruxelles, au 4 avenue Clémentine, se trouve une maison ancienne qui ressemble à une maison de sorcier avec une tour pointue. Elle est l'œuvre de l'architecte Jean Smets. La maison est légèrement penchée et régulièrement en vente. Elle est franchement magnifique. Depuis des années, quand je passe dans le quartier, je viens l'observer. Je me suis souvent dit que si j'en avais un jour les moyens, je l'achèterais. Drôle de hasard ! Personne ne sait exactement à qui elle appartient. Maintenant, moi, je le sais.

Je suis arrivé 5 minutes avant l'heure demandée, soit à 21 H 55. En arrivant devant la porte, je me sentais surexcité et également particulièrement stressé. La journée avait été douce pour la saison. Le ciel du soir était couvert. Il faisait plutôt bon pour la saison. Ce fut au moment où ma main se leva pour frapper à la porte que tout commença.

Durant l'ascension de ma main, j'ai eu l'impression que la manche de mon manteau pénétrait mon bras, lequel semblait envelopper ma manche tout en s'insinuant dans la porte-même. Le brouillard. Partout autour de mon corps. Une purée de pois nauséabonde, nauséuse, écrasante. Que se passait-il ? Cela ressemblait fortement à cette fameuse nuit de mon enfance dans les Ardennes. J'ai décidé, derechef, que je me laisserais porter sans résister aucunement. La porte et mon corps se sont ouverts. J'avais l'impression d'être comme le personnage du « Cri » de Munch. Ses traits se mélangent aux traits représentant l'eau, laquelle se perd également dans le ciel rouge. Ça m'a toujours impressionné. Eh bien là, c'était moi, le personnage, dont les traits se perdaient dans les autres de manière totalement irréelle. Bien malgré moi, j'étais pris d'une angoisse terrible. Je n'étais plus certain d'être capable de respirer. De temps en temps, des bribes de réalité m'apparaissaient. Je sais par exemple que j'ai descendu un escalier. Pendant longtemps ? Très difficile de m'en souvenir. J'ai franchement l'impression d'avoir descendu ces marches durant de longues minutes. Ce n'est pas possible. Mon esprit rationnel en est parfaitement conscient. Croyez-moi, il n'y avait plus de rien de rationnel ce soir-là. Alors que mes pieds fusionnaient avec l'escalier, la voix de mon interlocuteur, caché sous un long masque noir démoniaque indescriptible, émettait des borborygmes d'un autre monde. Mon analyse peu reluisante de la situation est la suivante : quoi qu'il ait souhaité me faire, j'aurais été incapable de réagir. J'étais totalement et absolument vulnérable.

L'odeur est un autre facteur notable. Un mélange de soufre, l'odeur d'une casserole de pâtes oubliée hors du frigo durant 3 jours en été et du sang. Je ne pourrais pas être plus précis que cela.

Nous avons finalement cessé de descendre. La majeure partie du temps, je voyais des ombres entremêlées. De temps à autres, durant un flash de réalité, je pouvais constater qu'il y avait 5 ou 6 personnes en cercle dans ce qui devait être une cave. Et une personne, un homme, au milieu, sans masque. Était-ce moi ? En étais-je arrivé au point de me voir de l'extérieur, dans ce que je pensais être un moment de réalité ? L'irréel étant devenu le réel, tout était possible.

Puis tout à coup, je me suis retrouvé à genoux. Plus rien ne m'embrouillait. J'étais bien présent au centre de ce Cercle. Tous portaient ce masque démoniaque.

- Tu es le Destiné. Que dois-tu faire ?

Il me fallait reprendre mes esprits. Je sentais une profonde menace dans cette question. Si je répondais de travers, je ne sortirais pas de cette cave. La réponse était, cela dit, simple à formuler.

- La retrouver, la libérer, me donner entièrement à elle.

- Comment vas-tu la trouver ?

- Je dois ouvrir Le Livre.

- Sais-tu où il est ?

- Pas exactement, non.

- Nous savons. Sais-tu comment l'ouvrir ?

- Pas exactement, non.

- Nous savons. Ta détermination est claire. Tu es invité à rejoindre notre Cercle.

Je crus étouffer lorsqu'un masque fut placé de force sur ma tête. Ce masque était terrible à voir et terrible à porter. La réalité s'est remise à divaguer. Les corps se mélangeaient, mes sens se brouillaient, des cris s'associaient aux borborygmes malsains. Du sang. Un couteau. Un corps. Des mains rouges. Je n'y comprenais plus rien. L'ambiance devint de plus en plus lourde. Le brouillard était dans la cave. Je voyais des yeux rouges, mais plus de masques. Plus de corps. Plus de Cercle. Des yeux rouges, des cris. Les rugissements de la forêt de mes cauchemars. Puis, plus d'yeux. Une présence, des présences, impossibles à percevoir. Des arbres. Un plateau. Le vide.

Puis mon lit.

3. 16 octobre 2019 – retranscription d'un enregistrement

Ayant enregistré tout ce qui suit sur un enregistreur vocal portable, je copie-colle ici la retranscription que j'en fais. Je reviendrai plus tard sur ce chapitre afin de le rendre, disons, moins brut et plus adapté à la lecture. À moins que ce ne soit finalement bien en l'état. Il est vrai que tout le début est enregistré directement dans la salle d'attente devant le bureau du Professeur Driekend, et, j'ai une propension à la théâtralité lorsque je m'enregistre. Nous verrons par après.

Des années à attendre, à espérer, à poursuivre une seule et même ambition. Tous ces efforts, ces sacrifices, pour en arriver là. À cet instant. À ce moment précis. Enfin ! Enfin ce rêve à portée de main ! Dans ta gueule, Socrate haha.

Petit retour de ma visite du Cercle. Donc comme je l'ai écrit, je me suis retrouvé dans mon lit. C'est rigolo, ça rappelle mon enfance. Il y avait une lettre sur l'oreiller à côté du mien. J'ai ouvert la lettre. « Le 16 octobre, à 16 h 45, tu seras devant le bureau du Professeur Driekend. Jusque-là, n'essaie plus de prendre contact avec lui. Il t'Y conduira ». Bon, comme je suis plutôt souple, malléable et convaincu, j'ai bien obéi. Oui là, il est 16 h 30 le mercredi 16 octobre 2019 et j'attends devant son bureau, comme convenu.

J'ai pris mon lecteur CD portable avec moi. J'aime cet objet. J'ai choisi un album de *Nechochwen*, « *Heart of Akamon* » pour patienter. Je m'enregistre tout en écoutant cet album. J'adore le Blues. Celui que j'aime, c'est le Blues de la souffrance, le Blues noir, social. C'est le seul Blues qui ait un quelconque intérêt. C'est ça pour moi, la musique. Un vecteur de transmission d'émotions. Aujourd'hui, je n'ai pas pris un album de Blues avec moi. Il me fallait quelque-chose de plus percutant, quelque-chose qui ait un rapport avec mon chemin spirituel. J'ai eu pas mal de difficultés à accrocher au Metal. J'ai été coincé, pendant des années, à l'écoute de classiques tels que Black Sabbath, Metallica, Iron Maiden... Puis j'ai voulu aller plus loin sans y parvenir. J'ai toujours rejeté les idéologies nauséabondes transmises via des musiques radicales. Pourtant, il y a en moi une attirante fascination autour du Black Metal. Surtout depuis que j'ai découvert le Black Metal Atmosphérique et, encore plus, le Black Metal Indigène (Native American). Comme dans le Blues, ils expriment une souffrance, abordent les fléaux sociaux et historiques subis par leurs peuples tout en créant une musique violente aux oreilles profane qui, est pourtant, profondément musicale et belle. Ce style de Black Metal me transporte, me permet de méditer et de ressentir les émotions qui, parfois, ont fait défaut à mon existence de chercheur.

Cet album en particulier mélange la musique Folk et le Black Metal à la perfection. Et surtout, *Akamon*. J'ai lu quelques interviews de l'artiste principal de ce groupe - Aaron Carey. Il considère que ce terme est ancien, peut-être d'origine *Yuchi* ou *Hitchiti*. Qui était *Akamon* ? L'incarnation de la nature sauvage. La Terre Originelle. Elle. J'aime beaucoup cet album. Je ne blâme pas l'auteur des paroles pour son inculture. Il faut savoir pour savoir. Et moi, je sais.

Je vais profiter des minutes qu'il me reste pour parler de Lucie.

C'est ici, sur ce Campus, que j'ai rencontré la femme de ma vie. Je n'ai pas connu énormément d'histoires d'amour. Très peu en fait. Je n'avais de place que pour mes convictions, ma détermination et Elle. Puis un jour, en marchant entre deux cours, je l'ai vue. Elancée, grande, fine, aux longs cheveux roux, arborant une peau blanche, presque pâle, des yeux verts (tirant parfois vers le gris, selon qu'il fasse beau ou non et aussi selon son humeur). Elle avançait avec une telle classe, une telle détermination... J'étais subjugué. Je le suis encore pour être honnête. Elle a croisé une personne qu'elle connaissait. Et là, à cet instant, ma vie a basculé. Elle a souri. Un sourire si intense, si honnête, si chaleureux, si espiègle. Je suis tombé amoureux sur le coup. Un peu bedonnant, plus âgé, chauve, disons que je partais avec relativement peu de chances. Qu'importe. S'il fallait qu'il y en ait une, ce serait elle. Je suis allé lui parler directement pour lui demander mon chemin, son prénom, savoir si je pouvais acheter un bon café quelque part, si elle avait du feu, si elle voulait une cigarette...elle a rigolé et m'a proposé qu'on boive un café. Elle savait qui j'étais. Elle connaissait mon prénom ! Passionnée d'Histoire et de Théologie, elle suivait mes travaux avec intérêt. On a pris ce café et j'en ai dégusté chaque microseconde. Je m'étais toujours dit qu'un jour, je rencontrerais une femme qui soit celle que mon cœur espérait. J'ai été attiré à plusieurs reprises. Toujours un peu un profil semblable : grandes (sauf une), fines, élancées, intello (sauf une, elle n'était pas très grande, non plus), engagées à gauche (sauf une, petite et pas très grande), classe moyenne, jean t-shirt ou petite robe en été, pas grosse bagnole et pas de la haute. Blondes, rousses, brunes, peu importait. Lucie, elle, était une beauté rare. Une beauté celtique.

Sa famille était d'origine irlandaise. « Les plus belles femmes du monde sont irlandaises, les plus laides aussi », me disait souvent une amie. Je ne suis pas forcément d'accord. J'ai vu de magnifiques femmes et de très laides femmes de toutes les origines. Orientales. Ou suédoises. Ou congolaises. Mais Lucie, elle, c'était la plus belle femme du monde. Si intelligente. Si drôle. Si convaincue. Et si convaincante. Attention, convaincue, elle l'était à juste titre. Elle avait très souvent raison. J'ai fréquenté un temps une femme, disons, plus limitée, plus petite, pas engagée à gauche du tout.

Celle-là passait son temps à affirmer qu'elle avait raison et ce n'était jamais le cas. Elle était aussi particulièrement mauvaise, haineuse. Raciste. *Inculturée*. Lucie n'était pas de cette espèce. Elle était de la race des grandes et des grands. Une guerrière. Une Reine. Ses travaux étaient intéressants, disons à l'échelle des gens normaux. J'étais beaucoup trop loin déjà pour m'y intéresser sincèrement, mais j'ai donné le change. Au maximum. Elle était, disons, plus intelligente que les autres humains que je fréquentais. J'ai rapidement décidé, afin de pouvoir la fréquenter sereinement, de ne pas la comparer à moi et de ne pas juger ses travaux au regard des miens.

Je la voyais quasiment tous les jours. Mon cœur sortait de ma cage thoracique dès que je soupçonnais sa présence. Heureusement que les cours pour moi étaient une formalité, parce que dans le cas contraire, j'aurais probablement échoué. Tout ce que je voulais, c'était la voir. Ses amis, je le pense, sentaient bien mon attirance. Elle, en revanche, ne voyait rien. Elle était en couple.

Je pensais qu'elle le quitterait pour moi. J'étais plus brillant, plus bienveillant, plus motivé, plus amoureux qu'il ne l'aurait jamais été.

Bref, rien ne s'est jamais passé. J'ai été l'ami chouette pendant quelque temps puis je lui ai déclaré ma flamme et Lucie n'était pas intéressée. Je lui en ai voulu ! Terriblement ! Pas tant parce qu'elle affirmait sa position, finalement tout à fait honnêtement. Je lui en voulais parce que j'ai vu ses copains, l'un après l'autre, des moins que rien qui, soit la maltrahaient, soit n'étaient pas à son niveau. Oh, ils étaient clairement beaux, avec des traits et des corps d'Apollons. Clairement, oui. Mais médiocres. Si médiocres. Et si peu conscients de tout ce que Lucie est. La Reine, il n'y avait que moi pour la voir.

À la suite de son rejet, je me suis perdu dans l'alcool. Je voulais me venger d'elle, j'imaginai les plans les plus fous pour lui faire sentir ma peine. Je n'en ai jamais rien fait. Plus que tout, je voulais que Lucie soit heureuse. Quitte à ce que ce soit sans moi. J'aurais aimé être américain et disposer d'une arme. J'aurais fait un carnage. J'ai vite repris mes esprits. J'avais une mission. Peu importait Lucie et ses connards de copains.

Une autre chose qui me tuait tout en me réchauffant le cœur, c'était que Lucie ne m'ait jamais pris pour un fou. C'est la seule personne à laquelle je me sois livré. Elle a entendu parler de mes recherches, de mon histoire, de mon passé, de mon présent et de mon futur sans jamais me juger. Au contraire, elle s'y intéressait. J'espérais que ça suffirait pour nous connecter plus intimement qu'amicalement. Tel ne fut pas le cas.

Je me suis juré de ne plus me livrer comme ceci devant qui que ce soit. Tout cela agissait tel un biais de confirmation de mon propre daemon. Ce daemon qui me faisait craindre et rejeter les femmes. Ce daemon qui me donnait envie d'être armé pour venger les pauvres hommes. J'ai bien conscience de la pauvreté intellectuelle de ces propos. Je n'y crois pas du tout, au fond. Je suis un garçon intelligent, de gauche, féministe. Un bon islamo-gauchiasse comme les crétins disent sur Twitter.

Cependant, parfois, quand je suis plongé dans la déprime, je suis convaincu que ces théories peuvent être exactes : les femmes n'aiment que certains hommes, et aucun de ces hommes ne me ressemble physiquement. Puis, quand je suis sobre, j'analyse les femmes qui m'attirent : élancées, fines (minces, ou même maigres), aux jambes infinies, aux longs cheveux... Si je suis attiré par un type de femmes, n'est-ce pas normal que les femmes soient attirées par un type d'homme ? Et puis, après tout, ces questions n'ont aucune espèce d'importance pour un Destiné.

Et voilà qu'en écoutant ce disque, je pars dans des pensées inutiles. Si j'en ai le temps, je remettrai mes notes au propre.

J'entends une petite sonnerie. La porte s'ouvre. J'entre dans le bureau du Professeur.

- Ah, Jacques, vous voici. Installez-vous. J'aimerais profiter d'un petit moment avec vous avant de vous conduire à l'endroit que vous cherchez.

- Bien entendu, professeur. Cela ne vous dérange pas si j'enregistre cette conversation ?

- Aucun souci. J'ai quelques questions à vous poser avant que nous allions à la bibliothèque.

- C'est bien naturel.

- Que pensez-vous trouver dans le livre ?

- Une promesse. Je sais que nous sommes destinés l'un à l'autre. Je suis un humain supérieur. Intellectuellement, c'est une évidence. Elle attendait qu'un être doté de mes capacités soit enfin engendré. Et moi, j'ai essuyé tellement de peines amoureuses, d'abandons, de rejets, de moments de solitude... Il était évident que je ne connaîtrais que cela toute ma vie, jusqu'à ce que nous soyons réunis.

- Mais qui est-elle d'après vous ?

- Une divinité supérieure, une ange emprisonnée injustement, une Vengeresse de mes souffrances et des siennes.

- Vous en savez beaucoup et pourtant vous ne savez rien.

- Pardon ?

- Jacques, quelle est votre vision du monde ? Je veux dire, une vision globale.

- C'est vaste, professeur.

- Appelez-moi Francis. Eh oui, c'est vaste, et pourtant c'est ma question.

- Eh bien, ce n'est pas une vision très positive. D'un point de vue géopolitique, il est certain qu'entre le Moyen-Orient, Daech, la Russie qui maintient sa présence en Crimée, la présidence Trump... On est sur une poudrière. Du point de vue politique, l'extrême droite prend de l'ampleur partout. La bêtise humaine accentuée par les smartphones et les réseaux sociaux n'aide en rien. Et puis il y a l'écologie. Malgré les promesses politiques vaines puisqu'intenables (à dessein, j'y reviendrai), l'Humain suce tout ce qu'il peut *sucer* de la planète. Quelques multimilliardaires profitent de la situation pour s'enrichir. Leur seul objectif est d'augmenter encore leur fortune. Les États ne sont plus indépendants. La politique du monde se décide en accord avec ces multimilliardaires. Ce n'est pas du complotisme bête et méchant. Les grandes industries contrôlent tout et la destruction de la planète (ainsi que les guerres) garantit un enrichissement plus grand. Ils sont la cause et vendront la solution à qui saura payer. Les promesses politiques n'ont aucune valeur, elles sont intenables à dessein puisque la politique n'est plus qu'un grand show. Les jeux du cirque modernes. Et les gens, hébétés, plus habitués à scroller qu'à tourner les pages d'un livre, se laissent berner et se laissent mourir dans l'ignorance. Ce n'est pas pour rien si la droite dans son ensemble est de plus en plus bête. Statistiquement parlant, les gens qui étudient, qui réfléchissent, qui créent, sont humanistes et à gauche. Les quelques intellectuels de droite ont été chassés. Regardez le nouveau visage de la droite belge francophone. George-Louis Bouchez. Le degré zéro de la pensée politique. Tout ça nous conduit à la fin.

-Vous n'êtes pas loin d'un catastrophisme eschatologique.

- En effet. La fin d'un monde se prépare et nous en sommes les uniques coupables. Cela dit, je ne vois rien de religieux ni de spirituel. Le capitalisme a gagné la partie. La droite a gagné, bien aidée par la nouvelle gauche des années 80 et 90. Nous allons droit dans le mur mais en souriant bêtement avec le nouvel iPhone.

C'est l'avènement d'une société de gens bêtes qui, donc, votent à droite – ou à l'extrême droite – parce qu'on leur a enlevé toute capacité de réflexion et toute velléité à l'action intellectuelle (aussi basique soit-elle). Le pire c'est qu'on leur fait croire qu'ils sont intelligents et qu'ils ont raison de courir tous les soirs parce que le plus important c'est le développement personnel. Une belle connerie. Le plus important c'est une évolution de la société, tous ensemble, vers un objectif commun de paix et de prospérité.

- Vous n'avez plus d'espoir ?

- Plus aucun.

- À part Elle ?

- À part Elle.

- Vous comprenez que ce qu'Elle est réellement nous dépasse ?

- Oui.

- Alors vous êtes prêt.

- Pardon ?

- Je vous l'ai dit, Jacques, vous en savez beaucoup, et pourtant, fort peu. Encore un point : lorsque vous aurez ouvert le livre, revenez ici. J'ai une chose à vous montrer. C'est essentiel pour la suite de votre quête.

- La suite ? Mais...

- Jacques, l'ouverture du livre n'est qu'une étape. C'est une espèce de porte d'entrée. Vous comprendrez. Vous savez, ce non-espoir qui vous habite, je le partage. Je suis professeur au sein de cette université depuis environ 25 ans. Je n'ai pas envie de passer pour un vieux con. Pourtant je dois bien admettre que j'en suis un. Je vois ces jeunes, de plus en plus décérébrés, inactifs, incapables de faire appel au maigre intellect qui est le leur. C'est de pire en pire. C'est à eux - permettez-moi un trait d'humour, c'est à « iel » - qu'il faudra confier l'avenir du monde ? Oui nous sommes foutus. J'aime autant poursuivre l'application d'une méthode éprouvée ces dernières années. Je me désengage, je prends du popcorn, je m'installe confortablement au bord du chemin et je les regarde crever.

- C'est également mon état d'esprit, Francis.

- Bien, maintenant, suivez-moi.

4. 16 octobre 2019 – la bibliothèque

En sortant du bureau de Francis, j'ai cessé d'enregistrer. Je vais conserver la retranscription des pages précédentes, mais je retirerai la partie concernant Lucie. C'est trop privé et ça n'a aucun lien avec le reste du propos. Je ferai ça plus tard. Chaque chose en son temps. Ci-dessous, je reviens sur la suite de cette journée, aussi fidèlement que possible.

Il était environ 17 h 00 lorsque nous sommes sortis de son bureau, situé tout en haut de la tour du Bâtiment A. Une fois sur le square, nous nous sommes dirigés vers la bibliothèque, juste sur le coin. Ce jour-là, le 16 octobre 2019, il pleuvait. Je ne l'avais pas encore remarqué. La pluie était mystérieuse. Ou alors c'était moi qui étais étrange. Chaque pas m'était lourd. Intense. La pluie constituait une espèce de voile formant une toile impressionniste et mystique devant mes yeux. Seule l'ombre du Professeur se dégageait et je la suivais aveuglément. Nous sommes entrés ; il m'a fait passer le portique avec son badge.

Nous sommes montés dans l'ascenseur. Il a demandé fermement à deux étudiantes d'en sortir. Une fois les portes fermées, il a utilisé une première clef qui a fait descendre l'ascenseur. Nous nous sommes arrêtés au moins trois. L'étage le plus bas de la bibliothèque est le moins deux. Quelle ne fut pas ma surprise d'arriver au moins trois, étage qui ne devrait pas exister.

Trente-quatre ans d'une vie avec ses hauts et ses bas, tout ça pour arriver ici. Ici et maintenant. Mon cœur battait comme de lourdes timbales. Ma respiration était courte et intense. J'ai suivi le professeur jusqu'à une porte. Il a tapé un code, et la porte s'est ouverte. Il s'est retourné, m'a donné une petite clef pour rappeler l'ascenseur une fois que j'aurai terminé et une autre, une lourde clef noire, puis il est reparti. Je suis entré. Enfin.

Je suis entré dans une pièce ronde et vide, hormis un socle en marbre noir en son centre. Au sommet du socle – une espèce de petite stèle – un coffre ancien. Je m'en suis approché. Je me sentais calme. Serein. Abouti. J'ai utilisé la clef noire pour ouvrir le coffre. Dans le coffre, là, devant moi, le Livre. Sur la couverture : « *Phtanl lman'whga kotrhg Shub h'hefteng* ». Je m'e, suis saisi, sans trembler. J'aurais juré que l'excitation me ferait perdre une partie de mes moyens. C'était bien lui, le livre tant recherché. Pourtant rien. J'étais plus détendu que jamais. Je pense que j'étais enfin moi. Accompli. Je me suis donc saisi du livre. Une première décharge s'est produite dès que j'ai posé mes mains sur ce dernier. Puis je l'ai ouvert. Seconde décharge.

J'ai commencé la lecture. Je courais dans les bois. J'ai cherché à comprendre ce texte, sans grand succès. J'étais dans la forêt de mes nuits, mais comment cela se pouvait-il en plein jour ?

J'ai tourné la première page. Les présences étaient plus nombreuses et invisibles que jamais. Jusqu'à ce moment, je pensais savoir tant de choses sur ce livre, moi qui ne savais en fait rien du tout. Je courais, haletant, pour leur échapper. Il me semble que je puisse le clarifier comme ceci : je n'appréhendais pas le contenu du livre ; c'est le livre qui m'appréhendait. Dieu, je les crains plus que jamais, ils sont beaucoup trop nombreux, je les entends hurler, rire, exulter, exalter leur haine et leur désir de m'attraper, de m'étriper.

Ce qui est amusant, c'est que je lis pourtant ce texte, mot après mot, et en partie à haute voix, produisant moi-même ces borborygmes venus d'ailleurs. Je crie, je vide mes poumons et mon corps de toute forme d'espoir, mon visage est trempé de sueur et de larmes. Je me demande s'il est envisageable de prévoir une traduction en bonne et due forme de cette œuvre majeure. Je me cogne à des branches, je trébuche sur des racines : plus que jamais les arbres sont complices. En Cosmologie Occulte – mon domaine de prédilection – il est établi que certains corps célestes ont une âme propre et que leur cycle dépend de choix qui sont les leurs, ces corps célestes ne sont pas uniquement des étoiles lointaines, mais des corps conscients qui ont une action directe sur la vie humaine. Je crois voir un plateau au loin, j'accélère. À mon sens la Cosmologie Occulte va plus loin : je pense que répertorier les Livres Occultes doit en être une branche et, partant de ce principe, j'ai découvert que tous les Livre Occultes ne datent en fait pas de l'ancienne civilisation, certains étant postérieurs. Plus je cours rapidement, plus le plateau s'éloigne, et plus mon corps se vide de tout : je pleure, je pisse, de la morve me coule du nez, je serai bientôt plus asséché que le sol de cette forêt maléfique. J'avance dans la lecture tout en réfléchissant à étendre le champ scientifique dont je suis l'un des seuls spécialistes (humblement, j'en suis l'unique spécialiste) et, sans aucun doute, le plus grand. Je tombe à genoux, je n'ai plus de force, la fin est proche. Ce livre parle de Grands Anciens, singulièrement d'une Grande Ancienne, mère nourricière, une Reine. Je sens la terre, doucement, envelopper mon corps, m'assimiler. Que sont les Grands Anciens ? L'angoisse est de plus en plus grande, je sens les vers et autres insectes s'insérer dans mon corps et me dévorer de l'intérieur. Pourquoi, à ce moment de la lecture, une angoisse terrible me prend ? Perdu, seul, dans cette forêt, mangé par cette terre et par ces arbres, et à la merci de ceux qui s'approchent sans que je puisse encore les voir. Le nom de la Grande Ancienne me glace : Shub-Niggurath. Dans un dernier effort, avec tout ce qu'il me reste de force et de dignité, j'essaie de me libérer. Ce nom seul, sans contexte, qui m'était inconnu jusqu'alors, me terrifie et me coupe la respiration, m'empêchant de poursuivre ma lecture. En vain. Je regrette d'avoir ouvert ce livre, mais je dois le poursuivre, je sais qu'une autre réponse s'y trouve qui, elle, sera belle, c'est certain. J'étouffe.

Des enfants, elle a des enfants, mille, des chevreaux, je n'y comprends rien, l'épouvante se fait plus pesante, bien plus pressante. Ils sont là, invisibles et pourtant tellement visibles. Une fille – celle que je cherche, celle qui me cherche –, centrale dans le récit : elle incarne la vengeance de la terre, elle est Shub-Gaïa (des peuples, plus simples, l'appelaient Akamon). Puis tout à coup, la tempête se calme. Et là, tout à coup, je me calme. Sa présence, alors même que ce n'est pas une nuit anniversaire, se fait éprouver. Je la sens, elle, grandiose, majestueuse, je la lis, elle me lit, c'est elle la prisonnière, elle que je dois délivrer et qui me délivrera en retour. Les insectes se retirent, la terre sèche, les racines me relâchent. Eux, ils reculent. L'effroi s'éloigne. Cette déesse, puisqu'elle en est une, est l'impératrice devant laquelle je me prosternerai, comme tout le monde.

Je me relève, enfin libre, et j'avance vers le plateau. Ça me rappelle la tirade de Galadriel : « Une Reine. Non pas sombre, mais belle et terrible comme l'Aube ! Perfide comme la Nuit ! Plus forte que les fondations de la Terre ! Tous m'aimeraient et désespéreraient ! ». Le plateau ne s'éloigne plus, je peux enfin m'en approcher. Afin de permettre sa libération, je dois réaliser un rituel étrange qui nécessite, entre autres choses, que je...non...non...NON. Je grimpe sur le plateau, elle m'y attend. Non...non...j'en suis incapable. Une lumière blanche et chaude l'entoure. Je regarde mes mains, je me souviens de ma rencontre au Cercle, mais ce n'est pas moi qui ai fait ce qui s'y est produit, si tant est que ça se soit en effet produit. Elle m'enlace. Je poursuis la lecture et en apprend plus sur le rituel et sur Shub-Gaïa : elle a une mission qui dépasse les capacités intellectuelles humaines, son incarnation sera le début d'un retour. Elle me parle, me rassure.

Quel retour ? Je me sens enfin apaisé. Je n'y comprends plus rien, et pourtant je sais que je dois remplir ma mission. Elle m'embrasse. Je tremble de peur. C'est le baiser le plus doux et le plus chaud que j'aie partagé de ma vie. Je ne peux pas faire ce qui est attendu de moi, et pourtant, je vais m'exécuter avec la plus grande précision. Elle me déshabille. Nous avons sali la Terre, nous sommes la pourriture qui gangrène le monde, nous sommes la vermine qui se repaît des ressources de la planète : elle punira. Je suis subjugué. Elle laisse sa délicate robe blanche tomber de ses épaules, glisser sur ses hanches, j'embrasse ses lèvres. Ma langue parcourt et explore. J'arrive à la fin du livre, incertain du moment que je viens de vivre. Elle est sur moi, accélère, accélère encore plus, je jouis. Je le referme. Elle sourit.

Je tombe à genoux, après avoir déposé le livre. Qu'est-ce qu'il s'est passé, là ? J'ai eu deux vies parallèles, une éveillée, une dans mes rêves, le tout exactement au même moment. Je pleure. De peur. De joie. Je suis resté à genoux pendant un long moment avant de ressortir, avec le livre dans mon sac.

5. 19 octobre 2019, en soirée

Je suis retourné directement voir Francis. Il fallait que je partage tout cela avec quelqu'un, que je puisse vider mon âme de ses doutes. La lumière était bien allumée, le bureau était vide. Une lettre m'attendait.

« Jacques,

Puisque tu lis cette lettre, c'est donc que tu as ouvert le livre et que tu es bel et bien le Destiné. Nous n'en doutions pas. C'est la confirmation que tu attendais, dont tu avais besoin. Nous savions que tu serais là, aujourd'hui. Tu sais ce qu'il te reste à faire. Tu doutes d'en être capable. Regarde donc la vidéo que je t'ai envoyée par mail. Elle t'enlèvera toute forme de doutes. Une chose terrible va bientôt se produire, qui va retarder l'avènement de Gaïa. Tu vas en profiter pour écrire, progresser, apprendre encore. Tu es le plus grand expert en Cosmologie Occulte. Il faut que ce savoir puisse perdurer. J'ai confiance en toi. Tu ne me reverras pas, et tu ne reverras plus jamais aucun membre du Cercle. Le Cercle est dissous. Nous avons une mission, elle est accomplie. Ne cherche pas à nous retrouver.

Jacques, de prime abord, j'étais jaloux, je dois le confesser. J'aurais aimé être le Destiné. Chacun sa place, chacun son rôle. Je n'étais qu'un jalon permettant ton éclosion. Je ne regrette rien. Tu feras ce qui doit être fait.

Adieu.

Francis »

Je suis tombé dans son fauteuil. Me voilà seul, à nouveau. Je pensais avoir trouvé un ami, une espèce d'âme sœur intellectuelle avec laquelle le débat aurait eu un intérêt supérieur au reste de la médiocrité humaine. Et le voilà parti. Ah oui, la vidéo.

J'ai cliqué.

Je n'aurais pas dû.

Des perles de sueurs coulaient sur mon visage. Je voyais un homme, avec mon visage, descendant des escaliers, précéder d'un personnage mystérieux et recouvert d'un masque terrible et glaçant.

Je m'observe arriver en bas des escaliers et retrouver là cinq personnes portant le même masque. Au milieu de leur Cercle, un jeune homme à genoux, paisible.

La vidéo accélère un peu avant de reprendre un rythme normal. Une des personnes masquées me tend un long couteau à la lame étrangement tordue - disons plutôt, ondulante. Je m'en saisi.

Pause.

Je n'ai aucune envie de regarder la suite. Je suis épouvanté d'en découvrir le dénouement. Je me souviens de mains rouges. Ce n'étaient pas les miennes, hein ? Ce n'est pas possible, ça. Une force en moi me pousse à savoir. Je clique.

Un chant strident semble interprété par les encapuchonnés. Une danse énigmatique se déclenche. Nos corps se meuvent au rythme absolument non-rythmé de cette mélodie d'outre-tombe. Mon corps y participe, en accord avec les autres. Des bras se tordent, des troncs semblent se retourner indépendamment des jambes. Ce que je vois n'a aucun sens. Rationnellement, c'est impossible. J'ai dépassé les attentes pragmatiques depuis bien longtemps pour m'y astreindre aujourd'hui. À un moment donné, je saisis les cheveux de l'homme d'une vingtaine d'années. Je tire sa tête et, d'un coup sec, lui tranche la gorge. Moi. J'attrape sa gorge des deux mains et fais couler son sang dans une coupole. Nos corps à tous redevenus normaux, nous buvons, l'un après l'autre. L'écran devient noir.

Puis la vidéo reprend, dans le bureau de Francis. Il écrit une lettre. Sans doute celle que je viens de lire. Il passe un coup de téléphone puis sort une bouteille de son bureau et en vide le contenu dans sa bouche. Il sourit et coupe l'enregistrement.

Est-il mort ?

S'est-il suicidé ?

Suis-je... ?

Oui.

Je suis un meurtrier.

6. 4 avril 2020

Depuis environ quinze jours, nous sommes confinés. J'ai bu. Mon père était alcoolique, j'en ai déjà parlé dans ce texte. Il n'était pas un alcoolique violent. Juste, disons, profondément solitaire. Il laissait ma mère m'humilier, me frapper (très rarement, mais peu importe le nombre), m'insulter et lui il buvait. Il restait bienveillant, mais plongé dans une torpeur quasi constante. Je n'ai pas plongé comme il a plongé. Je sombre à des moments précis, en parfaite conscience. Je sais que si je bois, je vais boire beaucoup. Je ne vois aucun intérêt à boire un verre et seulement un verre. L'alcool me permet d'être entièrement abruti et de mettre mon cerveau en pause. C'est tout ce que je recherche, tout ce que je souhaite, et pour cela, je dois boire beaucoup. Un verre ne sert à rien. Je bois préférentiellement du Bourbon. Je ne suis pas difficile, le Jack Daniels est suffisant. Si je peux avoir la version « Honey », c'est encore mieux, mais ce n'est pas une condition sine qua non pour mon immersion dans le silence. Je ne veux que ça, le silence. Le problème avec le confinement, c'est que je me noie nettement plus régulièrement qu'avant. Puisque je ne dois pas sortir, pourquoi m'arrêter ? Pour poursuivre l'écriture de ce texte ?

Quel grossier fourvoiement. Je me voyais rédiger un grand, profond et révolutionnaire essai scientifique. J'ai écrit un journal intime de bas étage. Je n'ai ni la force ni le courage de relire et rendre au texte son aura scientifique. À quoi bon de toute manière ? Et là, je bois.

Au moins, dans ces moments-là, je ne pense plus à cette vidéo. J'écris maintenant parce que j'ai toujours une mission à accomplir. Cette mission m'a fait tout perdre. Lucie est venue il y a quelques jours. Elle m'a écrit. Elle voulait me voir absolument. Elle avait réfléchi. Elle comprenait. Je n'ai pas répondu. J'ai vidé ma bouteille. J'ai une mission à accomplir et rien ni personne ne m'en fera dévier. J'écris maintenant parce qu'il faut que je m'engage en acceptant et moi, je ne prie pas, je ne médite pas, j'écris. Chacun sa méthode.

J'ai tué. Je suis un meurtrier. J'ai égorgé cet homme. Dans la bibliothèque, ma mission a été explicitée un peu plus. Il faut que je réalise une incantation extrêmement précise, qui nécessite un sacrifice. Je m'en croyais incapable. Je l'ai fait ce soir-là. Pas de façon consciente, mais c'est bien mon corps qui a agi. Je l'ai fait, je peux le refaire. Je dois rouvrir le livre afin d'obtenir les autres détails. Ensuite, enfin, il ne me restera plus qu'à accomplir ma mission.

Étant donné la difficulté d'obtenir de l'alcool durant ce foutu confinement, j'ai revu mes exigences à la baisse. J'ai acheté quelques cubis de vin rouge. J'alterne entre le Bourbon et le pinard. C'est une forme d'équilibre.

Lorsque je bois, lorsque je me retourne le cerveau, je ne pense pas, peu, moins. Et j'oublie mes rêves. Mes cauchemars. Lorsque je ne bois pas, la forêt, les arbres, l'angoisse...tout est là, pire, plus grand, plus fort. Je suis à bout. Au moins l'alcool m'en protège. D'ici quelques jours, ce sera mon anniversaire et je vais la voir. Je ne boirai pas ce jour-là. De toute façon, il est temps pour moi de remonter à la surface. J'ai délibérément plongé afin d'encaisser la dureté de mes actions. De gueule de bois à dégoillages, de larmes à diarrhées, de poings fracassés sur les murs à hurlements dans de gros oreillers, je me suis auto-médiqué. Alors que les débiles sortaient applaudir le monde médical à 20 h, je me soignais sans l'aide de qui que ce soit, évitant, au moins, de congestionner les services d'urgence. C'est déjà ça.

Mais là, ça suffit. J'ai une mission et il faut que j'avance à sa réalisation.

Je rouvre donc le livre. Aucune décharge. J'ai encore une fois l'impression de n'en rien comprendre tout en appréhendant pourtant le texte que je lis. C'est très particulier comme sensation.

Là, j'arrive aux explications relatives à l'incantation : une nuit noire, de pleine lune, une nuit d'éclipse lunaire. D'après mes renseignements, les astres seront alignés durant la nuit du 5 juin. Il faudra être en forêt. J'habite à côté de la Forêt de Soignes, c'est parfait. Un cercle et trois branches dessinées de son sang pour permettre Sa renaissance. « Son sang » ? Lequel ? Le mien ? Rien de plus précis. Je sais que mon anniversaire est proche, j'en profiterai pour essayer de lui demander. Ensuite, tout sera parfait.

7. 15 avril 2020

La nuit s'achève, je suis haletant. Elle était là. J'ai ma réponse. Je sais précisément ce que je dois faire. Mon cœur bat à une vitesse incroyable. L'excitation. Le Destin. Mon Destin. Tout est clair. Tout est beau. J'ai peur, et j'ai hâte. Je sens l'amour, Son amour, en moi et sur toutes les parcelles de mon corps luisant de transpiration. Mon sexe est encore dur. Son cadeau était complet. Jamais – JAMAIS – je n'ai ressenti pareilles sensations. Jamais une femme ne m'a possédé à ce point. Ses yeux, sa langue, ses doigts, sa peau, tout. Tout. Bientôt. Oh, oui, bientôt. Joyeux anniversaire, Jacques.

8. 20 mai 2020

Est-ce que je deviens fou ? Est-ce que je suis fou ? Est-ce que je suis fou depuis longtemps ? Depuis quand ? Ai-je seulement été « normal » ? Un fou sait-il qu'il est fou ? Un fou se pose-t-il la question de savoir s'il est fou ? Que veut dire « être normal » ?

Le confinement est terminé et je vois des choses étranges. Là, par exemple, je sors la tête par la fenêtre. Je vois un peu plus bas l'intersection entre la Chaussée de Tervuren et la Chaussée de Wavre. J'observe le Aldi à cette intersection. Puis tout à coup, tout se mélange. Les chaussées se confondent, le ciel est le sol et le sol est le ciel, les passants sont trois, sont vingt, ne sont plus du tout, sont des fleurs, sont des corbeaux. Je n'ai pas bu depuis le 2 avril. Ce n'est pas un délire alcoolique. Est-ce la folie ? Et la hâte que je ressens à l'approche du 5 juin ? Que sais-je exactement, raisonnablement, de ce que je vais éveiller ?

Mon seul désir sexuel me pousse-t-il en avant ? Mes blessures d'enfance sont-elles le train m'ayant fait voyager de gare en gare dans l'infini de mes recherches ? Selon Spinoza, la folie n'est pas une maladie mentale, mais la condition humaine de servitude et de passivité face aux passions. Alors donc, d'une position spinoziste, je suis fou. Devant elle, je suis en état de servitude absolue. Mes passions me font agir de manière passive. Je suis donc fou. Mais un fou ne se sait pas fou. Donc je ne suis pas fou. Je suis un brillant chercheur. Je suis Destiné. JE me pose beaucoup trop de questions. Ce n'est pas très pertinent.

J'ai cherché partout sans trouver aucune trace des « Grands Anciens ». Après le 5 juin, je me mettrai en quête des autres livres. Ma seule source d'information solide est celui-ci. Si j'associe son contenu à mes recherches précédentes, je peux en déduire que les Astres conscients qui parcourent le Cosmos peuvent – en partie – être ces Grands Anciens dont l'action merveilleuse, Grandiose, majestueuse permet la vie. Ce que les moutons appellent – ou bêlent – Dieu. Une force positive. Les Grands Anciens, nos protecteurs.

Oui mais alors comment expliquer que le Cercle préservant le livre ait été relativement maléfique. Question stupide. La notion de bien et de mal est purement humaine. Qui sommes-nous pour définir qu'une action « humainement négative » n'est pas, en fait, un acte d'amour pour ces Astres ? Comment expliquer que la civilisation les vénérant ait été annihilée ? Pourquoi des sorciers se sont-ils unis afin d'enfermer Shub-Gaïa ? Que signifie qu'elle soit « fille de Shub-Niggurath », elle-même mère des mille chèvres. Est-ce qu'elle en conserve l'aspect Divin ou bien est-elle une émanation de Shub-Niggurath, disposant d'une rémanence de son pouvoir ?

Mais alors, réclamant de moi ce qu'elle exige, et considérant les masques démoniaques, les orbites abyssales de la vieille dame, le fait que Socrate ait souhaité cacher ses trouvailles, l'effroi de mes cauchemars et leur indicible réalité, considérant le suicide probable de Francis et des membres de son Cercle, puis-je encore me dire que le mal est un concept humain ? J'ai pourtant bien peur. Si je suis fou, ce n'est pas une peur sur laquelle je puis fonder mon raisonnement. Si je ne suis pas fou, alors quoi ? Et si c'était plus qu'une appréhension ?

Il y a aussi ce que contient le livre. Gaïa renaîtra pour se venger, pour venger la planète, Astre sacré parmi les Astres, que nous détruisons. Gaïa détruira ce qu'elle pourra, qui elle pourra, et elle sera le vecteur par lequel les enfants feront leur retour. Après des semaines de réflexion, mon intelligence supérieure en arrive à cette conclusion possible. Ce que je ressens est une profonde angoisse, une pure panique. Les Grands Anciens ne peuvent pas revenir. Il faut pour cela qu'un évènement qui dépasse mon raisonnement se produise. Je ne sais pas quoi. Cependant, ils peuvent exercer une influence sur la Terre. Ils en ont eu auparavant. Notre société évolue pour devenir le monde moderne, égocentrique, poussé par un raisonnement logique, terre à terre, dévolu à l'accroissement. Ce monde moderne et contemporain, déjà largement violent, n'a pas été influencé par leur retour. A quel point leur retour empirerait la situation ? Et de toute manière, scientifiquement parlant, rien de tout cela n'a de sens. Qui pourrait croire en des entités mystiques supérieures de toute façon ? Moi ? Donc je suis fou ?

Admettons un instant que je ne sois pas le cas. Ce que je vais provoquer, c'est le début du retour. Un conflit se joue en mon for intérieur. J'ai envie de croire que ce retour sera positif et pourtant la panique qui grandit en moi sonne une alarme claire : je suis le début de la fin. Tous les indices sont là, je refuse simplement de leur donner cette interprétation.

Je n'ai pas grandi, avancé, étudié toutes ces années dans la haine, le rejet, la souffrance, pour faire machine arrière. Mon Destin est grand, mon Destin est beau. Je suis Destiné. Je me prends à m'amuser du fait qu'un groupe de Black Metal dédie un album à ma promise sans rien n'en savoir. Un hasard ? Une anomalie ?

9. 21 mai 2020

Je vais mieux qu'hier. Il m'apparaît maintenant très clair que, si je suis un peu dérangé par instants, ce n'est en fait pas bien grave. Ne le sommes-nous pas toutes et tous un peu ? C'est Lucie qui me l'a dit. J'ai omis de l'écrire hier. Ça me plaît bien d'écrire journalistiquement, je pense que je vais poursuivre cet exercice. Lucie vient de partir travailler. Je me sens apaisé. Positif. Heureux. Heu-Reux. Moi, Jacques Hubert Mievis. Comblé, épanoui. Une grande première !

Lucie m'a appelé à la sortie du confinement afin que nous nous voyions. J'ai refusé. Elle est venue sonner. Je n'ai pas ouvert, cinq jours de suite. Je faisais semblant de ne pas être présent. Puis, j'ai ouvert. Elle s'est énervée, elle a beaucoup crié, elle a beaucoup pleuré – moi de même, je le confesse – puis sans que je ne comprenne trop pourquoi ni comment nous nous sommes retrouvés nus dans mon lit. Je n'avais plus touché une femme depuis des années.

Sauf dans la *forêt* en étant en même temps dans la bibliothèque ou dans mon lit la nuit de mon dernier anniversaire. Ce ne peut être réel. Il est impossible, scientifiquement, d'être à deux endroits parallèlement, vivant de fait deux expériences conjointement, surtout des expériences si diamétralement opposées. C'est impossible. Donc ça ne m'est pas arrivé. Je ne suis pas fou. JE NE SUIS PAS FOU.

Avec Lucie, en revanche, c'était bien réel. Grandiose, majestueux. Comme dans un rêve qui n'en serait pas un. Sa peau, nos caresses, nos frissons, nos doigts, nos langues, ses goûts – et, vraisemblablement, les miens – nos gestes fluides et doux et fermes et secs et délicats, nos mouvements amples, allongés, courts et brutaux et tendres, son liquide, le mien, ses liquides, les miens. Les explosions furent si intenses que les cris se firent entendre jusqu'aux astres les plus éloignés. Nous nous sommes aimés. Et depuis nous nous aimons. Je cuisine régulièrement, elle adore manger ce que je prépare. Elle part travailler le matin et revient ici quatre à cinq fois par semaine. Nous buvons parfois un verre ensemble, parfois dehors, mais jamais trop. Je ne bois plus trop. Elle est mon équilibre. Elle soigne mes blessures. Elle me rassure.

Je lui ai présenté une version édulcorée de mon travail. Je lui parle de mes recherches, de mon projet de thèse, sans trop entrer dans les détails loufoques. Plus je parcours mon texte, plus je pense avoir inventé toute une partie de ma vie. Je relis un peu Spinoza et sa vision rationaliste (dans un prolongement de Descartes, bien que fort différent dans son approche). La raison me fait du bien.

Je m'efforce de me relire en plaçant la raison au-dessus de l'expérience sensible, plus que probablement créée par un cerveau malade ou plongé dans cette pathologie par un trop-plein de souffrance et une surabondance d'alcool. Je ne suis pas fou. C'est un soulagement.

Je lui fais donc lire une version édulcorée afin d'obtenir son ressenti. Je ne comprends pas pourquoi, elle semble, de temps à autre, effrayée. Comme si une menace pesait sur mon travail, sur ma vie. Elle est rassurée de ce que j'entende passer à autre chose. Elle me pousse à terminer afin de pouvoir explorer d'autres domaines. C'est mon projet.

Mes nuits sont calmes. Je n'ai plus cauchemardé depuis plusieurs semaines. Je vis enfin. Quelle joie.

10. 22 mai 2020

Je plane dans le bonheur. Je n'ai pas le temps d'écrire plus, nous sortons régulièrement pour danser langoureusement, ou jouer à quelques jeux de plateaux intenses. Il y a de la plénitude dans la simplicité.

11. 24 mai 2020

Nous avons dormi chez les amis de Lucie. Elle souhaitait que l'on reste encore là ce soir, moi, j'avais besoin de rentrer. Je m'y sentais mal. J'avais emmené le jeu « La Guerre de l'Anneau ». J'adore ce jeu. Nous étions 4, parfait ! J'ai essayé de leur expliquer les règles et je me suis emmêlé les pinceaux. Ou bien ils ne faisaient aucun effort. Sans doute étaient-ils trop bêtes pour comprendre. Je n'en ai rien laissé transparaître, feignant la fatigue et proposant plutôt de jouer à un jeu de cartes. Nous avons joué à l'Ascenseur. Ils connaissaient les règles, c'était plus simple. J'ai gagné. Comme de juste.

Leur maison était entourée d'arbres. Je suis sorti prendre l'air avant le repas et je me suis senti aspiré par les arbres et cette forêt. Ce n'est pas ma forêt. Ce n'est pas Sa forêt. Elle n'existe pas, c'est impossible. Je ne rêvais pas. Donc c'était d'autant plus impossible. Je croyais entendre des cris... Ces cris. Non non, ce ne pouvait être vrai. Et pourtant...

Au bout d'un moment, je pris conscience d'avoir vécu un moment sans le vivre. J'étais seul, près d'une route, en bordure de forêt, à quelques 20 minutes de leur maison. C'est comme si je venais de vivre une fugue dissociative brève. Non ce n'est pas ça c'est autre chose. J'ai eu peur. Je suis rentré à la maison, personne ne semblait s'inquiéter, heureusement. La nuit a été terrible. Le cauchemar est revenu. Était-il seulement parti ? J'ai besoin de faire le point. J'ai besoin de Lucie. Elle est mon océan, mon Amérique à moi, elle est l'île paisible que j'accoste et qui me fait échapper à la folie maritime, à la houle qui veut m'engloutir.

12. La nuit du 3 au 4 juin 2020

Je me suis couché, sans Lucie qui était chez elle, plutôt convaincu de laisser mon passé délirant sur le bord de la route. Ma conclusion est proche et je ne vais pas publier ce travail. C'est une vie d'aliéné que la mienne telle que je la décris ici. Mon travail spinozien m'encourage à présent à raisonner l'irraisonnable et, grâce à la raison, à revenir vers le réel. Il y a en moi une belle réalité qui ne demande qu'à être découverte. Je vais procéder à des Méditations au fond de la raison afin de dissocier le vrai du faux et de me faire retrouver ces morceaux de vie, cachés dans les tréfonds – et par les tréfonds – de mon excentricité insensée. Je vais *re-sensibiliser* l'insensé. Puis je détruirai ce travail et Le livre. Il est temps de rejeter la servitude et la passivité. Je serai acteur. Acteur du bien de l'humanité. Et je vivrai ma vie avec Lucie et ses amis médiocres mais fort sympathiques. Elle est mon tout.

Je le fais maintenant, et j'écirai demain.

13. Le 4 juin

Je pleure. Je ne parviens pas à m'arrêter. Mes mains sont moites, mon sol est tiède, mes murs sont vaporeux, je tremble et je pleure. Je parviens à écrire et c'est la seule chose me ramenant au réel. Qu'est-ce que le réel ? Qu'en savaient Spinoza, Descartes et, grand dieu, même Socrate ? Rien. RIEN. Ils ne savaient rien. Ils n'étaient rien. Cette nuit tout est devenu sombrement clair. L'Heure du destin a sonné. Mon heure. J'ai couru cette nuit, non pas pour leur échapper mais pour les trouver, pour les confronter. J'étais attiré par leur présence, attiré par leur aura, désireux de tirer un trait sur cette folie qui me rongait. J'ai couru. Je filais à travers les arbres, slalomant entre les troncs, afin de les approcher et d'hurler ma détresse.

Impossible de les rejoindre. Je suis arrivé à un plateau, désert, comme toujours sauf les soirs de mes anniversaires et...Elle s'y tenait. Ce n'était jamais arrivé sauf dans la bibliothèque. Pas un soir comme celui-ci, un soir banal. Une fois par an, oui, jamais deux. Et pourtant.

Je suis monté, me suis approché. Elle était heureuse – TERRIBLEMENT EN COLERE – de me voir et me souriait – UN REGARD DEMENT ET HAINEUX – m'enlaça – ELLE ALLAIT ME TUER. Ses yeux plongèrent au fond des miens. Elle ne dit rien. Il ne fallait rien dire. Je pleurais. Elle était là pour que je n'oublie pas – SOUS PEINE DE M'ETRIPER SUR PLACE. Je n'oublie pas – JE DOIS ETRE FOU D'ELLE ET UNIQUEMENT D'ELLE. Je suis Destiné – JE SUIS UN MISERABLE HUMAIN SANS LA MOINDRE VALEUR.

14. Le soir du 5 juin – retranscription d'un enregistrement

J'ai fait un test avec un micro-cravate et normalement ma voix passe bien. Il est 22 H 30. J'attends qu'elle arrive. J'ai fait lire mon texte, la version intégrale, à Lucie. Texte accompagné d'un mot. Elle m'a envoyé un sms plus tôt pour confirmer qu'elle sera bien là. J'ai dû négocier, la rassurer. Pourquoi donc lui ai-je envoyé tout ce texte ? Je ne sais pas trop. En attendant, en l'attendant, je suis impatient. Grâce à Lucie, je peux tout laisser tomber et commencer une vie normale, dans l'amour et la paix. Je vérifie : elle n'a pas annulé. Ouf.

Mon cœur bat la chamade. J'attends près des étangs, à côté du Rouge Cloître à Auderghem. C'est un des points d'entrée de la Forêt de Soignes. Ah je pense qu'elle arrive. Oui, c'est elle.

- Jacques, tu es là ?

- Coucou Lucie. C'est bien moi. Tu vas bien ?

- Bien oui...enfin un peu inquiète. Inquiète et perdue.

- Inquiète ?

- Oui Jacques, inquiète. J'ai tout lu. Est-ce que c'est toi ? Tout est toi ? C'est un personnage, non ? Et cette lettre au début... Jacques je t'aime sincèrement. Pourquoi crois-tu donc que je te rejette ?

- Rassure-toi ma chérie, je vais t'expliquer. Viens, avançons, j'ai besoin de marcher.

Bruits de pas.

- Tout n'est pas moi. Je pense qu'il y avait un besoin, pour marquer le lecteur, de mettre en scène de façon parfois brutale ce que mes recherches pouvaient me faire comprendre. Quant à nous, Lucie, tu sais que j'ai toujours cette terrible peur de l'abandon. J'allais mal lorsque j'ai écrit tout cela. Ça va mieux maintenant.

- Ok mais c'est extrêmement difficile à lire. Ça procure un sérieux malaise, Jacques.

- Tu as lu ce que je dis de toi ?

- Oui... C'est beau à un moment, très désagréable à d'autres moments. Ces derniers mois ont été heureux non ? Tu as douté de moi tout du long ?

- Non. Non ma chérie. Ça fait du bien de respirer l'air de la forêt la nuit.

- Jacques es-tu un meurtrier ?

- Enfin Lucie ! Tu me connais. Tu sais que je suis incapable de faire du mal à une mouche.
- Je te connais, et tu écris avoir tué. Explique-moi. Je veux comprendre.
- C'est ce que je te dis. Un mélange entre cauchemar et réalité. C'est à la fois moi et un personnage sombre, moins intelligent qu'il ne le pense, victime de troubles qui ne lui appartiennent pas et acteur tantôt conscient, tantôt non, d'une terrible tragédie. Tu comprends ?
- Oui...non...enfin plus ou moins. Jacques, je reviens à la lettre qui m'est adressée. Tu me dis que c'est trop tard, que c'est la fin, que ton destin est sombre, puant la mort. Je ne comprends rien. Ça n'a aucune logique. Tu m'écris comme si tu allais mourir ! Mourir Jacques ! Mourir et déclencher une chose affreuse pour le monde.
- Je ne voulais pas t'effrayer Lucie. Je ne voulais pas te mettre dans cet état. Tiens, regarde là Lucie, un petit banc.
- On est où là ?
- Devant les sources de l'Empereur. Elles portent ce nom en mémoire de Charles Quint qui y chassait.
- Jacques je ne sais pas si l'on peut continuer comme ça. Tu dois te faire soigner. Tu es malade. J'ai appelé à *La Ramée*, la clinique psychiatrique à Uccle dont je t'ai parlé, ils peuvent te prendre si tu veux. Nous pourrions y aller dès demain matin. J'ai un peu froid, et si nous rentrions ?
- Tu sais, non loin d'ici, il y avait aussi des bains. C'est une légende mais qui sait ?
- Jacques...
- Ma chérie, je n'ai pas besoin d'être interné en psychiatrie. Tiens lève-toi et regarde ici, devant la source, il y a comme un dessin sur le sol.
- Quoi donc ? Qu'est-ce qu'il y a au sol ? Je regarde, puis on rentre. Ok ?
- Oui. Tiens, penche-toi et dis-moi ce que tu vois. J'allume mon téléphone, tu verras mieux.

Bruit sourd. Un cri étouffé. Puis un bruit d'écoulement entrecoupé de bulles d'air.

Laisse-toi aller Lucie, laisse-toi partir, douce et charmante. CREVE SALOPE ! Oui Lucie c'est la fin, dans la joie. TU ME DEGOUTES ! Ne lutte pas, ma belle. NE LUTTE PAS TAIS TOI FERME LA ! Voilà...comme ça... Maintenant, tu vas assister à mon Destin. Tu es plus lourde que je ne l'imaginais, ma grande. Je te déplace au centre du Pentagramme. Je t'envie, mon amour. Ecoute ça Lucie.

Phtanl lman'whga kotrhg Shub h'hefteng. Phtanl lman'whga kotrhg Shub h'hefteng. Phtanl lman'whga kotrhg Shub h'hefteng. SHUB-GAÏA !

Je la vois, sortir de terre. Elle absorbe le sang de Lucie. L'inutilité de Lucie est finalement comblée. Elle naît. Elle n'était, elle est. La voilà. Belle. Grandiose. Majestueuse. Elle sort de terre, elle naît des entrailles. Shub-Gaïa, Akamon, ma promise, mon amour. Viens à moi. Je t'attends depuis si longtemps. Oui, viens, et répands ta colère. Hahahahaha. Ouiiiii ! Enfiin. Ensemble nous règnerons !

Elle...hummm...je ne comprends pas. Des sabots ? Quelle est cette monstruosité ? Tellement d'yeux ? Une masse difforme plus noire que l'onyx ? Des orbites abyssales, une bouche... Elle parle ? Non, elle produit des sons abyssaux. Je recule. Elle se forme, toute difforme. Le corps de Lucie disparaît entièrement. Je vais tomber. Mon corps me lâche. Non. Je dois survivre !

Lucie ? LUCIE ? Où es-tu ? LUUCIIIEEEE ? Ses chaussures...Là... LUIE PUTAIN REVIENS. Merde, merde, qu'est-ce que j'ai fait bordel ? La chose bouge... Du sang partout... MERDE MERDE.

Bruits de pas accélérant.

Lucie... Lucie, viens... Merde, mon micro...

Bruit sourd.

15. (Sans titre)

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Je ne le savais pas. Je n'aurais pas pu le savoir. Si, oh si, je le savais. Oui je le savais. Je l'ai écrit à Lucie. C'est MOI qui ai écrit. MOI. Moi ? Je savais. Je l'ai attirée pour qu'Elle renaisse. Il fallait qu'elle meure pour qu'Elle renaisse. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Quelle est cette créature ? C'est innommable. Indescriptible. Et je l'ai lâchée sur le monde. Ce n'est que la première ? Ce n'est que la première. Elle est la fille et sera la mère pour la Mère. Elle sera la mère des autres Filles. La porte. J'ai ouvert la porte. Je n'ai plus de choix. Elle vient se nourrir de moi. Je ne serai pas une victime jusqu'au bout. La corde est prête. Le bourbon également.

J'entends un cri au loin. Un cri d'enfant ? Mon enfant intérieur est mort depuis longtemps.

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Lucie mon amour. Pardon. Lucie, ma princesse, pardon. Ma Reine. Pourquoi ai-je fait ça ? Je le sais. Pourquoi ? JE LE SAIS. J'ai tué Lucie. Je t'ai égorgée mon amour. Ton sang était la clef. Il fallait que je le fasse. Ce n'est pas ma faute. JE NE SUIS PAS RESPONSABLE. Depuis mon enfance, tout m'a amené à ce soir dans cette forêt avec tes doux cheveux entre mes mains et ton sang s'écoulant de ton cou. C'était inévitable. Je devais le faire. Tu devais servir.

Dans la forêt elle m'attend. Je pleure, Lucie, je pleure. Elle me sourit. J'écris encore avec ce qu'il me reste de force avant d'en terminer, selon mes termes, à mes conditions. Elle m'accueille sur ce plateau verdoyant. Pardon Lucie, tu étais une étoile et j'ai cherché un astre toute ma vie, tu étais le soleil et je cherchais à me réchauffer, tu étais une encyclopédie et je cherchais à savoir, tu étais mon tout, je t'ai tuée. Qu'elle est belle dans sa robe blanche. Je rêve délibérément. J'ai fait mon choix, je l'ai fait il y a bien longtemps. C'est ici, chez moi, chez nous. J'écris encore en étant entre deux mondes. La Mère est si heureuse. Ma mère ne l'a jamais été. La boucle est bouclée.

Un cri dans le silence. Elle approche. La corde est bien prête. Elle approche. Elle approche. J'entends son rire. Je sens sa chaleur. Je...